

quante hommes, Il n'y a pas lieu de s'inquiéter ni d'ateliers de réparations, ni d'usines électriques ou autres. Il n'y a pas de motif de penser que l'Olympie moderne s'élèverait dans un désert, loin de toute ville pouvant lui fournir la force, l'eau et la lumière. De plus en plus force, eau et lumière vont circuler à travers les campagnes, desservant même les centres de minime importance.

Dans le tableau que voici, nous n'avons pas la prétention d'avoir tout prévu : sans compter, redisons-le, que la formule administrative que nous proposons peut être remplacée par une autre. Nous estimons toutefois avoir songé à tous les rouages essentiels d'une cité olympique moderne et par là avoir aidé efficacement dans leur travail les participants au concours international d'architecture.

LE COWBOY AU COLORADO

Les cowboys achèvent de disparaître des plaines du Colorado comme ils avaient déjà disparu des plaines du Kansas. Les chemins de fer, l'immigration, les canaux d'irrigation et la charrue du cultivateur les ont rejetés au-delà des premières Montagnes Rocheuses et bientôt, là même, ils ne seront plus qu'un souvenir. Il faut fixer, avant que le type n'en soit éteint, les traits distinctifs d'une profession qui mérite vraiment le nom d'athlétique.

Le cowboy doit, de toute nécessité, être un excellent cavalier, et non seulement monter, mais dompter les chevaux les plus sauvages. Il peut ensuite devenir bouvier et s'engager pour conduire les troupeaux. Au printemps, ou vers les premiers jours de l'été, on parque les chevaux dans un « corral ». Une fois enfermés dans ce vaste enclos, on choisit ceux de quatre ans afin de les habituer à la selle et de les préparer pour la vente. Ces poulains n'ont jamais encore senti la main de l'homme ; sauvages et fiers, le travail de les dresser est des plus pénibles et, à moins de les traiter avec précaution, on peut les rendre tout à fait impropres au service.

On raconte des centaines d'aventures émouvantes survenues au

cours du dressage. Le fameux Buffalo Bill, par exemple, avait un associé qui domptait une fois un superbe étalon noir. Cet homme se nommait Broncho Charlie. Charlie, qui s'imaginait avoir suffisamment habitué la bête à son joug, lui mit la main sur l'encolure. En un clin d'œil, l'étalon saisit cette main et se mit à le secouer comme un chien ferait d'un rat, déchirant les chairs et les muscles et lui faisant une terrible blessure. Si l'animal avait attrapé le bras, il l'aurait broyé et mis en pièces.

On fait courir le troupeau autour du corral au petit galop pour permettre au cowboy d'examiner toutes les bêtes et de choisir le cheval qu'il veut dresser pour l'attraper au lasso. Celui-ci pressent le péril et ses méfiances s'éveillent. On le voit se précipiter parmi ses compagnons pour essayer de se dissimuler au milieu d'eux. Mais le cowboy s'approche et lance le lasso. Il sait alors exactement ce qu'il faut donner de corde au cheval pour qu'il ne se blesse pas sans toutefois lui fournir l'occasion de s'échapper. Après une lutte plus ou moins prolongée, l'animal est séparé enfin du troupeau et se tient devant son maître, ses membres frémissants, l'œil dilaté et les flancs pantelants. Le plus difficile reste à faire. La tâche du cowboy est bien propre à exercer au plus haut degré son jugement, son agilité, sa patience et son courage. Il faut que le cowboy passe un nœud aux naseaux du cheval et le musèle afin de s'en faire obéir et de pouvoir en même temps lâcher un peu le lasso de crainte qu'il ne s'étrangle. Avec un instinct d'une rapidité merveilleuse, le cheval découvrira le signe de frayeur le plus léger de son dompteur et il en profitera. Le cowboy s'approche donc peu à peu, avançant et reculant d'après les mouvements du cheval. Il s'agit pour lui d'arriver jusqu'à la tête de l'animal. La manière de lui montrer la main y est pour beaucoup. Le cheval craint la main ouverte dont il voit la paume beaucoup plus que celle qui est fermée ou dont on lui montre le dos.

Lorsqu'on est enfin parvenu à s'approcher assez près pour pouvoir promener doucement le dos de la main sur l'extrémité des naseaux, on a accompli une bonne partie de la tâche. Le cheval commence à se calmer et d'un mouvement rapide on lui passe un nœud coulant aux naseaux mais parfois il faut des heures entières pour y réussir. La défense en tout cas est rude. Le cheval essaiera de porter des coups de pied, de mordre ou bien, pivotant sur lui-même, il lancera de terribles ruades. Malheur au cowboy s'il n'est pas agile comme un chat et s'il ne se met pas en

garde contre ces attaques dangereuses. Mais surtout qu'il ne lâche point le licol ou bien tout sera à recommencer dans des conditions pires encore. Après des tentatives longues et patientes, le cowboy parvient enfin à mettre la main sur l'encolure, le garrot et les reins. Cette manière n'est pas la plus courte certes, pour dresser un cheval sauvage, mais c'est la meilleure. Lorsqu'à force de douceur on a rendu ainsi la bête maniable, il est bien moins difficile à un cavalier habile de la monter ensuite.

Une méthode plus expéditive mais violente et qui peut blesser le cheval consiste à lui lier les deux pieds de devant avec un second lasso, à le jeter après cela sur le flanc, à lui passer alors le licol et à lui attacher une selle pendant qu'il gît ainsi sur le sol. Après ces précautions, un cavalier adroit fait passer la bête par toute une série d'exercices fatigants jusqu'à ce qu'elle soit littéralement épuisée et que, n'en pouvant plus, elle se soumette. L'effet de cette méthode est loin d'être aussi satisfaisant que la première. Désormais, le cheval ne cessera plus de voir en son maître un ennemi naturel et il n'obéira plus que sous l'empire de la crainte.

Mais il ne suffit pas de dompter l'animal en lui passant un licol et en l'habituant à obéir. La seconde partie du dressage consiste à lui mettre une selle. Pour l'y amener, on lui passe à plusieurs reprises la main sur les reins et les flancs. On lui jette ensuite sur le dos une couverture légère à laquelle est attachée une sous-ventrière. Après il faudra remplacer la couverture par la selle et en boucler la sangle. Passer de l'un à l'autre est toute une affaire. On arrive toutefois à surmonter la difficulté de la selle, mais alors il faut accoutumer la bête à se laisser monter. Se mettre en selle est malaisé car le cheval tourne, se dresse tout droit sur ses pieds de derrière, lance des ruades et s'efforce d'échapper. S'il se jette à terre, la selle de dressage est faite de telle sorte avec son pommeau élevé que le cavalier puisse retirer les jambes sans difficulté dans le cas où il risquerait d'être pris sous l'animal. D'ordinaire il se tient sur ses pieds au moment où le cheval s'abat et il enfourche de nouveau sa monture dès qu'elle se relève.

Voici le moment où le cheval va essayer les cabrioles. Se sentant sur le dos le poids assez lourd du cavalier, il fait un effort suprême pour s'en débarrasser. Le voilà qui s'élève au-dessus du sol et qui retombe tenant la tête entre ses jambes de devant la queue serrée entre les jambes de derrière et réunissant les quatre

pieds aussi près que cela lui est possible. Le choc que le cavalier éprouve à la retombée est terrible et, si c'est un novice, il sera désarçonné en un rien de temps. S'il a déjà passé par des épreuves semblables et y résiste, il sait que le cheval va recommencer le même manège en y introduisant de nombreuses variations. On le verra pivoter pendant qu'il est en l'air, puis s'abattre sur le sol les jambes étendues et raides comme des barres. Un coup dont il fait invariablement l'essai, si rien d'autre n'a réussi, consiste à bondir à reculons puis à se dresser sur sa croupe et à se laisser retomber en arrière dans le but d'écraser le cavalier sous le poids. Dans le fait, celui-ci risque fort d'avoir quelque membre brisé sinon d'être totalement broyé. Il n'échappera au péril qu'en se jetant de côté sans toutefois relâcher la poigne qui étreint la corde du licol. Dès que le cheval se redresse, le cavalier doit être déjà remis en selle. C'est alors qu'il faut du sang-froid et de la présence d'esprit. Le cheval continuera parfois cette lutte une heure durant et se tenant toujours dans un étroit espace de dix pieds carrés. Ce n'est que lorsqu'il se sentira complètement hors d'haleine et à bout de forces qu'il donnera enfin quelques signes de soumission. Quand les choses en sont à ce point, c'est le moment d'avoir recours au fouet et aux éperons pour obtenir le galop. Tandis que le cheval court, il ne lui est plus possible de se défendre par de pareils moyens. Ainsi l'essentiel consiste pour le cowboy à demeurer en selle à travers les cabrioles et ensuite à faire courir sa monture jusqu'à épuisement de forces. Alors il est assuré de sortir vainqueur de ce duel.

Si le cheval est d'un naturel vicieux, il fera l'essai du même jeu avec chaque nouveau cavalier qu'il aura sur le dos. Reconnaissant un maître dans celui qui l'a d'abord dompté et lui obéissant, il n'abandonnera pas l'espoir de reconquérir sa liberté sur un autre cavalier. Aussi le cowboy est-il toujours sur ses gardes quand il monte une bête qu'il ne connaît pas et s'informe-t-il toujours au préalable de son caractère et de ses habitudes.

Qu'arriverait-il si un cheval s'échappait pendant qu'on le dompte ? Ce serait : adieu paniers, les vendanges sont faites — du moins en ce qui regarderait le cavalier. Le cheval se souviendrait à jamais de lui ; il n'oublierait pas de sa vie qu'il a eu un jour le dessus sur cet homme et, tant qu'il lui resterait un souffle de vie, il essaierait de nouveau de gagner la partie. A vrai dire, il est très difficile de reprendre un cheval qui est dans ce cas ; dès qu'il

aperçoit du plus loin un homme se dirigeant vers lui, monté sur une autre bête, il se met à fuir loin du troupeau et il disparaît à l'horizon. Dans la plupart des cas, s'il arrive même à un cavalier d'être jeté à terre une seule fois, il devient très difficile de faire oublier au cheval cette victoire et l'on peut être certain que ce dernier continuera à cabrioler de temps à autre jusqu'à la fin de sa vie.

CHRONIQUE DU MOIS

UNE ÉGLISE SANS FIDÈLES : TOUS PONTIFES !

On vient d'essayer à Paris quelque chose d'assez amusant. Le projet d'ailleurs aurait échoué, dit-on, mais il peut réussir ailleurs ou dans d'autres circonstances et puis n'importe, il mérite qu'on s'y arrête. Sous le nom de Club modèle, un groupe de sportsmen parisiens s'étaient imaginé de créer une société dont l'accès serait impitoyablement refusé à tout homme ne satisfaisant pas à certaines conditions athlétiques et esthétiques dont apparemment les comités d'admission n'avaient point jusqu'ici jugé bon d'exiger l'observance. Donc, pour faire partie du futur club, le candidat devait subir un examen dont voici les matières et passer devant un conseil de révision dont voici les exigences. La révision d'abord. Il fallait : mesurer un mètre minimum comme tour de poitrine, avoir dix centimètres de moins au tour de ceinture qu'au tour de thorax, faire trois litres $1/4$ au spiromètre, cinquante kilos à gauche et à droite au dynamomètre, avoir enfin un poids exactement proportionné à sa taille (c'est-à-dire, 74 kilos minimum pour une taille de 1^m 74, etc...). Tout ceci vérifié, on était admis à concourir aux fins de se montrer capable des prouesses suivantes : soulever de terre 170 kilos — courir 100 mètres en 16 secondes — courir 1.500 mètres en 6 minutes — sauter en longueur sans élan 1^m 50, avec élan 3 mètres — sauter en hauteur sans élan 0^m 80, avec élan 1 mètre — grimper à la corde lisse 4 mètres sans se servir des jambes — nager pendant 100 mètres — plonger dix secondes —